



Dire, discourir, parler

PHILIPPE LEKEUCHE

Nous le savons, certains mots peuvent blesser, tuer même, d'autres soignent ou guérissent. Il y a des paroles de mort et des paroles de vie. La parole vraie agit comme un performatif : lorsque nous donnons notre parole à quelqu'un, sa promesse doit être tenue, la parole devient un acte, elle ne se réduit pas aux mots qu'elle prononce.

Lorsque je travaillais à l'université, une triade de mon maître, Jacques Schotte, m'avait frappé, je ne l'ai jamais oubliée : celle-ci faisait une distinction entre *les dires*, *le discours* et *la parole*.

Les *dires* circulent ci et là dans l'espace, on les cueille au passage, ils apparaissent puis ils passent, ils s'annulent souvent les uns les autres. C'est comme s'ils étaient le propre de la cueillette, ils appartiennent au monde du *On*, de l'impersonnel. Le *discours*, lui, a pour but de vaincre, de convaincre, c'est comme le chasseur visant sa proie, il faut que la cible de son discours soit atteinte à travers l'espace, il cherche à produire certains effets sur le *Tu*. Quant à la *parole*, elle ressortit au monde de l'élevage : on élève une parole, elle est nourrie par toute une vie, elle est l'œuvre d'un *Je* pleinement assumé en première personne du singulier. Une subjectivité prend le risque de parler en vue d'énoncer un aspect de son être propre, d'énoncer une vérité qui le concerne.

Parler vraiment, cela est rare et dangereux. La plupart du temps, nous circulons parmi les dires ou bien nous tenons des discours. Dans le monde social, parler en vérité n'est pas sans danger car le locuteur s'y expose à nu, dans sa vulnérabilité. La tragédie grecque a montré combien une parole peut mener à la catastrophe, comment celui qui l'a prononcée en paie le prix fort.

Et pourtant, c'est la parole seule qui fait « tenir » l'ordre symbolique qui ouvre l'espace d'un dialogue vraiment humain. Le *parlêtre*, comme disait Lacan, se révèle dans sa profonde humanité, traversée par l'Inconscient qui surprend même celui qui parle, de telle sorte que sa parole en dit plus que ce qu'elle énonce. Si le discours se doit d'être maîtrisé et calculé, la parole, elle, n'est pas un outil de communication que l'on maîtrise : elle déborde celui qui parle.

Sous l'éclairage de cette triade, je crois comprendre un peu mieux pourquoi Kafka n'a pas achevé la plupart de ses récits, ni ses grands romans. Sans doute redoutait-il qu'ils ne soient en fait que des discours littéraires alors qu'il cherchait désespérément à parler : il était à la recherche de sa parole singulière, celle qui n'appartenait qu'à lui, que lui seul pouvait prononcer.

Dans la vie ordinaire, les dires et les discours prédominent ; il ne saurait en être autrement, c'est une nécessité, voire un soulagement. Car ne vivre que dans et par la parole, cela est impossible et n'est pas même souhaitable : en effet, un individu de pure parole y apparaîtrait comme un véritable monstre, tellement à part que les autres s'enfuiraient terrorisés ; il ne pourrait d'ailleurs pas survivre longtemps tellement il serait seul, d'une inquiétude à effrayer la solitude elle-même.

Nous passons sans cesse d'un registre de la triade à un autre, avec des allers-retours. Le tout est de ne pas être bloqué dans une seule catégorie du langage. Chacun de ces registres a besoin des autres pour se soutenir. Le paradoxe est surprenant : c'est le fait que la capacité de parole nous fasse souvent défaut qui nous permet à certains moments de parler.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Philippe Lekeuche, *Dire, discourir, parler* [en ligne], Impromptu #83 (15 janvier 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>